KEBIR AMMI

BEN AÏCHA

ROMAN

MÉMOIRE D'ENCRIER

BEN AÏCHA

Kebir Ammi

BEN AÏCHA

Dessins de Jacques Paris

MÉMOIRE D'ENCRIER

DU MÊME AUTEUR

Une année avec saint Augustin (essai), Paris, Presses de la Renaissance, 2018.

Un génial imposteur (roman), Paris, Mercure de France, 2014.

Écrire (essai), Casablanca, Porte d'Anfa, 2012.

Abd El-Kader. Non à la colonisation (jeunesse), Arles, Actes Sud Junior, 2011.

Mardochée (roman), Paris, Gallimard, 2011.

Les vertus immorales (roman), Paris, Gallimard, 2009.

Le ciel sans détours (roman), Paris, Gallimard, 2007.

Apulée, mon éditrice et moi (roman), Paris, éditions de l'Aube, 2006

Abd el-Kader (essai), Paris, Presses de la Renaissance, 2004.

Feuille de verre (roman jeunesse), Paris, Gallimard Jeunesse, 2004.

Alger la Blanche et *Les terres contrariées* (théâtre), Lansman, 2003.

Hallaj (essai), Paris, Presses de la Renaissance, 2003.

Sur les pas de saint Augustin (essai), Paris, Presses de la Renaissance, 2001.

La fille du vent (roman), Paris, éditions de l'Aube, 2002.

Le partage du monde (roman), Paris, Gallimard, 1999.

Thagaste (roman), Paris, éditions de l'Aube, 1999.

À Andrea et Nora

L'amour est ma religion et ma foi.

Ibn Arabi

la conti
(les langueurs tendres / Couperin
2nd livre 6e ordre 2 -

I

Je connais bien Ben Aïcha, j'ai grandi dans une maison voisine de la sienne, dans les faubourgs de Salé le Vieux. J'ai dit « maison », mais « maison » est un grand mot. Nous vivions de peu après la mort de mon père, tué en 1665 par des sicaires qui voulaient le défaire de son maigre butin, mais nous étions mieux lotis que Ben Aïcha et les siens ; il n'oublia jamais que ma pauvre mère se hâtait de partager avec eux le peu que nous possédions.

Je tiens à peine sur mes jambes, deux vieilles pattes, sèches, qui n'en peuvent plus.

Je songe, avec une douce ironie, à notre maître qui disait que j'irais loin. Je suis en effet allé loin. Très loin ! Jusqu'à Londres où il a plu au sort de me faire jeter aux galères ! J'avais été capturé, au large de La Rochelle, par des Anglais qui espéraient ou me vendre à un riche marchand ou me jeter, jusqu'à la fin de mes jours, dans un trou ; je ne sus jamais faire valoir qu'ils n'avaient rien à craindre de moi.

Il y a peu, j'ai repensé à tout ça, j'étais au cimetière pour arroser les tombes des miens et méditer un peu quand j'ai trébuché sur un tas d'immondices. Le cimetière est devenu une vraie décharge, j'ai fulminé comme une vieille chouette en voyant cette abomination, j'ai traité mes contemporains de tous les noms.

Notre maître était bienveillant, je redoublais d'efforts pour mériter ses éloges. Il rassurait ma mère, elle n'était pas convaincue que j'avais les dispositions nécessaires pour étudier. Elle rêvait de me voir assis derrière un bureau, quelque part, dans l'administration du sultan !

Je lisais beaucoup. Je voulais devenir écrivain. J'avais une disposition – toute naturelle, disait notre maître – pour tourner mes phrases. Et je voulais visiter l'Europe. J'avais ouï dire que les hommes de lettres y étaient respectés, et qu'ils n'hésitaient pas à soutenir que les livres sauveront l'humanité ! Moi aussi, je voulais sauver l'humanité !

Que s'est-il passé ?

Ma mère est morte, j'avais treize ans, j'ai trouvé que Dieu était injuste, j'ai pris mes distances avec le ciel et brûlé tous mes livres. La mère de Ben Aïcha s'est employée à me protéger comme son fils, mais je n'avais plus le goût de vivre sans enfreindre la loi.

J'ai vécu comme les mauvais garçons, pendant dix bonnes années, j'ai connu la prison et son lot de brimades.

Ces vieux souvenirs m'ont de nouveau envahi, l'autre jour, près de la fontaine, au pied des remparts, Ben Aïcha était debout devant moi, nos regards se sont croisés, il n'a pas reconnu, je crois, celui qui n'ignorait rien de lui et qui était comme son frère.

II

Il avait – il a – quatre ans de plus que moi.

Il était secret. Humble. Il a grandi dans le plus total dénuement.

Il était courageux, il ne rechignait pas à faire les tâches les plus dégradantes, et il était subtil.

Il avait quelque chose, comme un instinct, qui lui permettait d'anticiper les événements à venir. Il ajustait son allure et ses sentiments, il n'était jamais pris au dépourvu.

Il n'était ni bagarreur ni violent. Il ne laissait rien voir de la fièvre incandescente qui lui rongeait le corps. Il avait l'art de brider ses sentiments, il n'en partageait rien avec autrui.

Il avait quatorze ans, quinze peut-être, c'était une espèce de gringalet, pas plus épais qu'une crêpe, quand il s'est rendu sur le port de Salé le Vieux, aux alentours de seize cent soixante et des poussières.

— Que veux-tu ? lui jeta un capitaine.

L'homme était un solide gaillard avec de longs cheveux noirs et crasseux. Il sentait un mélange de sueur et de tabac. Il portait une redingote bleu turquoise, qu'il avait dû chiper à un chrétien, en haute mer, une boucle en argent massif à l'oreille gauche et une espèce de giberne grise en bandoulière. Il avait un œil en moins mais il voyait tout.

— Diable, ce gosse ! marmonna-t-il, avant de plonger une grosse paluche dans sa trousse pour en sortir une miche de pain :

— Tiens, mange ça d'abord pour te requinquer, ça ne peut pas te faire de mal.

Il ne se laissa jamais griser par les propos du capitaine, qui l'embaucha et le portait aux nues. Il garda la tête froide.

Il rêvait de batailles et de gloire.

Il avait hâte de se jeter à l'assaut du monde, mais il parlait peu et se confiait encore moins.

Il sut faire du temps un allié.

Il a toujours su que son destin n'avait rien à voir avec le nôtre.

Il n'était pas fait de la même étoffe que nous. Mais il avait l'orgueil des humbles, il n'y avait rien d'ostentatoire chez lui.

III

J'étais loin d'imaginer que je le retrouverais si loin de chez nous. J'étais captif des Anglais, depuis cinq mois. Je l'ai reconnu avec stupeur, quand il m'a rejoint dans l'immonde cellule où j'avais été jeté par des geôliers infâmes. Il avait été capturé à bord d'un navire qui emmenait ses hommes vers l'Islande ; les pirates avaient décidé de lui laisser la vie sauve, et de lui faire attendre dans un trou qu'il soit vendu à un marchand d'esclaves.

Il y avait avec nous toutes sortes de gens, des escrocs et des hommes d'Église ; ils n'en pouvaient plus d'entendre Ben Aïcha répéter que les affaires du ciel pouvaient attendre et que nous étions prêts à faire alliance avec le diable pour retourner au bercail.

Six mois plus tard, il a été libéré sur parole, je ne sais ce qu'il a pu promettre, et il a obtenu que je le sois aussi. Sans lui, j'aurais moisi dans une geôle.

Il était sûr de lui, et il parlait bien. Il avait la peau mate, très foncée, presque noire, un large front, un nez aquilin et des yeux rapprochés. Je l'avais, très injustement, traité de hibou une fois, dans une lointaine enfance.

Il avait grandi et les années ne lui avaient pas corrigé ce profil, mais il avait de l'allure, il en imposait, s'il n'était pas spécialement beau.

Il ne portait pas les nippes, nos vulgaires guenilles, comme nous. N'importe quoi, le moindre bout de tissu, faisait de lui un prince.

Il m'a servi de guide dans la capitale anglaise. Il avait du panache et il était généreux. Il disait : « Tu es mon petit frère ! » J'avais vingt-trois ans, mais il lui plaisait de protéger celui qu'il continuait de voir comme un garnement.

Il est rentré au pays et je me suis rendu en France. Le marquis de Torcy n'était pas encore aux affaires ! C'était un jeune homme qui ne songeait qu'à jouir de la vie. Il vivait à Saint-Rémy, dans la vallée de Chevreuse, sur les bords de l'Yvette, dans une petite gentilhommière sans grande prétention qui avait été celle d'une tante. C'est lui qui m'a fait parvenir ce livre, il y a peu, un fort bel ouvrage sur les œuvres de Couperin et ses *Leçons des ténèbres* notamment, qui sont un sommet dans son art. Le jeune marquis avait une grande passion pour la musique, il jouait merveilleusement bien du théorbe et de la viole de gambe, je pouvais rester longtemps à l'écouter jouer une sonate, il avait eu d'éminents maîtres, il aurait pu faire un excellent concertiste, mais il avait le goût, bien ancré, de servir son pays.

Les relations n'étaient pas au beau fixe entre l'Europe et les nations de l'Islam, chaque partie essayant fort habilement de tirer la couverture à elle ; le souvenir des croisades était encore à vif, on s'efforçait de trouver un *modus vivendi* qui permît de commercer en paix.

Mon séjour en France aurait pu pâtir de cela, il ne me donna que des motifs de me persuader plus encore que l'amitié est un bien précieux ; je me liai au marquis de Torcy, il devint un ami très cher.

J'ai quitté la France après cela et regagné Salé le Vieux, ma bonne vieille ville. Je suis tombé nez à nez avec Ben Aïcha, un soir. Je ne l'avais pas vu depuis des lustres. Il était aux commandes d'un fameux navire, et il multipliait les exploits !

IV

Peu de temps après, le 16 juin 1692, le sultan le nomma à ses côtés pour le servir et le représenter.

Il vint me voir, il était en mal de confidences.

— Vous savez lire ?

Il le savait. J'avais appris à lire auprès d'un rabbin qui vivait près de chez nous, et je n'avais plus fait que ça, lire, pendant des années.

— J'aurais mieux aimé savoir lire et écrire que représenter le sultan, me confia Ben Aïcha.

Non, monsieur, voulais-je dire, ne dites pas ça, je vous en conjure, on pourrait vous entendre, les murs ont des oreilles, vous le savez bien…

Je l'avais un peu initié à lire l'anglais, quand nous étions captifs à Londres, mais il parlait plusieurs langues et il les parlait bien, il faisait des calembours en français, comme s'il avait été élevé dans cette langue, si complexe et subtile.

V

C'est cet homme qui arriva à Brest, un jour de février 1699, sous un ciel diaphane, bleuté, à bord du *Favory*, une frégate commandée par le capitaine de vaisseau Louis de Harismendy. Il portait un pantalon en toile grise, une chemise rouge, une jaquette imperméable et, par-dessus, un long manteau noir, en laine : cela lui permettait de passer inaperçu durant le voyage, il se changerait à l'arrivée.

Louis de Harismendy possédait une entreprise florissante, qui faisait la liaison entre Salé le Vieux et Brest. Il avait deux navires et trois dizaines de marins. Il était blond et il avait de grandes mains, qui lui servaient bien ou pour travailler ou pour se battre. Il n'était pas querelleur, mais il n'était pas homme à se laisser marcher sur les pieds.

Il quittait rarement son pantalon noir en toile, sa vareuse verte, son écharpe jaune, et son tricorne aux couleurs du royaume de France.

Il descendait d'une vieille famille et connaissait bien notre pays, il l'avait visité en long et en large. Il n'avait pas besoin de se déguiser pour éviter de finir, pourfendu, au bout d'une pique. Il était partout chez lui, personne ne lui reprochait ni de prier ni de s'habiller comme il le voulait.